



Revue d'histoire culturelle

XVIIIe-XXIe siècles

9 | 2024

**Le patrimoine colonial urbain, une histoire mémorielle
(1945-2024)**

Annie Ernaux et les historiennes et historiens

Compte rendu de la rencontre du 5 octobre 2024, Yvetot

Annie Ernaux and the historians

François Mathou



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rhc/13687>

DOI : 10.4000/13218

ISSN : 2780-4143

Éditeur

Association pour le développement de l'histoire culturelle

Référence électronique

François Mathou, « Annie Ernaux et les historiennes et historiens », *Revue d'histoire culturelle* [En ligne], 9 | 2024, mis en ligne le 01 novembre 2024, consulté le 12 janvier 2025. URL : <http://journals.openedition.org/rhc/13687> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/13218>

Ce document a été généré automatiquement le 12 janvier 2025.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Annie Ernaux et les historiennes et historiens

Compte rendu de la rencontre du 5 octobre 2024, Yvetot

Annie Ernaux and the historians

François Mathou

- 1 La rencontre « Annie Ernaux et les historiennes et historiens » s'est tenue le 5 octobre 2024 à Yvetot, ville où l'écrivaine a passé son enfance et « lieu de [s]a mémoire la plus essentielle »¹. Organisé par Carole Christen (Université Le Havre Normandie, laboratoire IDEES) et Anne-Marie Cheny (Université de Rouen, laboratoire GRHis), l'événement s'est déroulé dans l'Espace Culturel Les Vikings, en partenariat avec la mairie et la librairie La Buissonnière, face à un public nombreux – près de 900 personnes. Après quelques mots d'accueil prononcés par le maire d'Yvetot, Francis Alabert, Carole Christen a rappelé les objectifs de cette rencontre originale², dont l'idée est née d'un échange épistolaire avec Annie Ernaux engagé à la fin de l'année 2023 après la publication d'un article dans la revue *Écrire l'histoire* qui évoquait leurs expériences communes de classe et de genre et invitait ses collègues historiennes et historiens à une réflexion approfondie sur l'usage de l'histoire par l'écrivaine et sur la manière dont eux-mêmes pouvaient s'emparer de son œuvre pour écrire l'histoire des classes populaires, des femmes et du genre³. En effet, si les livres d'Annie Ernaux ont toujours passionné les sociologues – les affinités entre l'auteure et Pierre Bourdieu ont ainsi été maintes fois soulignées – les historiens se sont en revanche relativement peu penchés sur son œuvre, dont le temps, le passé et la mémoire forment pourtant des motifs essentiels⁴. Centrée sur sa mémoire individuelle et familiale et nourrie de nombreuses sources écrites et orales, l'écriture d'Annie Ernaux partage de nombreuses similitudes avec la démarche historique⁵. Réfléchir sur le temps passé, reconstituer les événements et les trajectoires de vie, lutter contre l'effacement des histoires humaines et des vies minuscules à partir de sources diverses, d'archives publiques ou privées : telle est l'ambition partagée qui était au cœur de cette rencontre.
- 2 Afin de conserver à ce dialogue entre histoire et littérature toute l'intimité et la spontanéité qu'appelait ce « retour à Yvetot », les organisatrices avaient fait le choix

d'une succession d'échanges individuels libres entre les intervenants et l'écrivaine. Quatre historiennes et deux historiens ont ainsi successivement pris la parole pour proposer leur lecture de l'œuvre d'Annie Ernaux, en fonction de leurs thématiques de recherche ou de leur sensibilité propre.

- 3 Anne-Marie Cheny a commencé par interroger Annie Ernaux sur la genèse de son roman *Les Années* (2008) et sur la manière dont elle avait organisé la mémoire accumulée des événements et des faits divers qui forment la matière du livre. Pour retracer « une sorte de destin de femme »⁶, depuis sa naissance en 1940 jusqu'à l'élection de Nicolas Sarkozy en 2007, l'écrivaine a en effet utilisé de multiples sources, à la manière d'une véritable historienne (journal intime, agenda, notes personnelles, photographies, coupures de presse, documentation sociologique). Dans le roman, elle a cependant confessé ses difficultés à organiser cette mémoire, sa « peur de se prendre dans la multiplicité des objets de la réalité à saisir »⁷. Une « peur » qui n'est pas sans rappeler le sentiment d'impuissance et de désolation qui peut saisir l'historien face à la masse des archives et des données accumulées. De fait, le long délai qui a séparé le projet du livre (1985) et sa concrétisation (2008) interroge sur le passage de la conservation à l'écriture, de la collecte des sources à l'exposition des faits, et sur les différences qui peuvent exister entre littérature et histoire dans cette transition.
- 4 *Les Années* ont également été au cœur de l'intervention de Michelle Perrot, qui a salué ce « grand livre témoin de notre temps » et souligné à quel point Annie Ernaux « est historienne » par sa volonté constante de rendre compte des événements qu'elle a vécus. Elle a insisté sur la dimension politique du récit, qui comporte de nombreuses remarques sur les « années Mitterrand », et, parmi les sources mobilisées, sur l'utilisation du journal intime, à la fois confident, instrument de travail et moyen de lutte contre l'effacement de la mémoire, et sur le recours important aux photos de famille, qui éclaire les usages de la photographie dans les familles des classes populaire au milieu du siècle.
- 5 Dans ses réponses, Annie Ernaux est revenue sur la genèse du roman, déjà évoquée dans son journal *L'Atelier noir* (2011), soulignant notamment son refus de reconduire le format classique du récit autobiographique entrepris par Simone de Beauvoir et la conscience aiguë de la dimension historique de son existence que lui avait donnée l'écriture de *La Place* (1983), où elle réinscrivait le parcours de son père dans l'histoire des classes populaires du début du XX^e siècle. De fait, l'écriture finale des *Années* a été précédée de beaucoup d'essais inaboutis et d'erreurs. Pour les premières années, elle a surtout écrit avec l'aide de sa mémoire, mémoire des événements politiques, des objets, des chansons et des choses entendues. Mémoire en grande partie transmise par ses parents et ses grands-parents, qui remontait jusqu'au siège de Paris en 1870 et qui lui a permis de réinscrire sa propre vie dans le long passage du temps. Les photographies, prises par ses parents à l'aide d'un appareil gagné lors d'une foire avant-guerre, lui ont donné l'occasion d'écrire cette vie de manière impersonnelle, à la troisième personne du singulier, en remplaçant le « je » par une photo d'elle-même à chaque période de son existence, comme une irruption de son individualité dans l'écoulement indifférencié des années. Ce n'est qu'à partir de 1963 qu'elle a pu s'aider de son journal, les premiers cahiers évoquant son adolescence ayant été détruits par sa mère. « Déversoir » de ses problèmes du quotidien, sans attention pour la forme, son journal lui a ainsi servi à garder la trace des jours, devenant au fil du temps un objet d'histoire, une source vers laquelle elle est revenue pour comprendre comment l'enfant qu'elle

avait été avait grandi pour devenir jeune fille puis femme. Une sensibilité aux « différentes versions » d'elle-même qu'elle a exprimée à travers la notion de « sensation-palimpseste », superposition d'images associées à une même sensation à différentes périodes de sa vie, qui lui donne l'impression de se voir en transparence, à travers l'épaisseur du temps.

- 6 Dans le prolongement de ses travaux sur les liens entre histoire et littérature⁸, Ivan Jablonka s'est ensuite intéressé à la « révolution Ernaux » en montrant comment son œuvre avait transformé à la fois l'écriture de soi, l'écriture de l'histoire et l'écriture du social. Annie Ernaux assume en effet une sobriété, une économie de moyens qui lui permet de décrire avec intransigeance sur elle-même, sa passion, son corps, son vieillissement, sans s'embarrasser de fioritures de style et de belle littérature, d'écrire en somme « contre la littérature ». Une écriture sur soi qui anticipe aussi sur le développement de l'histoire des femmes et du genre : en 1984 Michelle Perrot publiait *Une histoire des femmes est-elle possible ?* Par son œuvre, Annie Ernaux a montré que oui : en écrivant sur la honte de la fillette et l'embarras de l'étudiante issue d'un milieu populaire, sur l'avortement de la jeune fille à une époque où l'IVG n'était pas légalisée, sur l'ennui de la femme mariée, sur la passion de la femme à tous âges, elle a embrassé toute l'histoire des femmes depuis le milieu du XX^e siècle, s'emparant, avant les historiens eux-mêmes, d'objets aussi intimes et neufs que le corps, le désir, l'avortement, le viol. C'est aussi en cela que l'œuvre d'Annie Ernaux a renouvelé l'écriture des sciences sociales, en se situant toujours au contact de l'intime et du public, de l'individuel et du collectif, de « je », du « elle » et du « nous ». Plus que le récit d'une vie individuelle, *Les Années* constituent ainsi une véritable « autobiographie collective » et une réflexion sur la France du XX^e siècle. De même, dans *La Place* (1983) ou *Une femme* (1988), c'est toute la mémoire des campagnes françaises, tout le langage des classes populaires des années 1950 qui ressurgissent à travers l'évocation des gestes et des mots de son père et de sa mère. Ce faisant, Annie Ernaux a remis en cause le partage classique entre disciplines universitaires, convoquant toutes les sciences sociales en même temps : l'histoire des femmes, la sociologie des classes populaires, l'anthropologie du quotidien, la géographie de la France rurale.
- 7 Spécialiste d'histoire culturelle de la France au XX^e siècle, Emmanuelle Loyer a elle aussi insisté sur l'acuité historique d'Annie Ernaux, notamment par sa capacité à montrer comment le corps des femmes est traversé par l'histoire. La sexualité féminine occupe en effet une place centrale dans son œuvre : une sexualité hédoniste, sans visée reproductive ni familiale, dont elle a dit avoir « tout attendu », « le plaisir, la fusion, l'infini, le désir d'écrire » et la « lucidité »⁹, tout en reconnaissant qu'il s'agissait là d'un luxe que les ouvrières ne pouvaient pas se payer – mais contrairement à la honte sociale qui imprègne plusieurs de ses romans, point de trace chez elle d'une quelconque honte sexuelle. L'œuvre d'Annie Ernaux éclaire ce moment de l'histoire de la sexualité, cette quête de la vie intense, entre l'acquisition du droit à la contraception à partir de la fin des années 1960 et l'arrivée du SIDA dans les années 1980. Elle propose une requalification sur le mode sexuel de la seconde moitié des Trente Glorieuses, qui place l'économie morale de la sexualité au cœur du récit sur l'émancipation féminine. Elle le fait qui plus est en véritable historienne, en se débarrassant des catégories de notre temps pour renouer avec « l'outillage mental » de l'époque qu'elle décrit : ainsi, dans *Mémoire de fille* (2016), elle raconte l'immensité du désir, l'ébriété sexuelle de l'adolescence, l'amour fou du sexe masculin, malgré le récit d'une initiation brutale et douloureuse qui serait qualifiée aujourd'hui de viol, mais qui n'apparaît pas comme

telle en 1958. Parce qu'elle est écrivaine, et non théoricienne du féminisme, Annie Ernaux assume la dimension oblatrice de sa sexualité, dans un récit qui met en scène la jouissance du sacrifice de soi, le fait de déposer une part d'elle-même aux pieds du « mâle » pour devenir femme, s'interrogeant en même temps sur l'obsession des jeunes filles d'alors pour la perte de la virginité comme condition de passage à l'âge adulte, obsession cultivée par les magazines et feuilletons féminins des années 1950.

- 8 Dans sa réponse à Emmanuelle Loyer, Annie Ernaux a confirmé avoir voulu transmettre dans ses romans le sens du basculement immense qui s'est opéré dans le rapport au corps féminin : l'événement considérable qu'était la perte de la virginité féminine ; le bouleversement plus considérable encore que représentait la grossesse hors mariage, qui avait une tout autre signification à l'époque – une vie arrêtée, des études abandonnées, un mariage obligé. Plus encore que celui des hommes, le corps des femmes lui semble bien soumis à l'histoire.

- 9 Après l'histoire des femmes et de la sexualité, les deux dernières interventions ont porté sur la question des transfuges de classe et le rôle de l'école comme passerelle entre mondes sociaux différents. Historienne de l'éducation populaire, Carole Christen est revenue sur la multiplication des récits de transfuges de classe au cours des dernières années¹⁰, rappelant à quel point l'œuvre d'Annie Ernaux avait contribué à populariser ce terme. Dans *La Place*, elle a raconté comment son père a conquis sa petite « place au soleil » en s'extrayant du monde ouvrier pour s'établir comme petit commerçant, propriétaire d'un petit café-bois-charbon, lui permettant à elle, sa fille, d'entrer dans le monde de la petite bourgeoisie normande et d'être accueillie dans les « surbours » de ses camarades. Elle a décrit en même temps l'oscillation des sentiments vis-à-vis de son milieu d'origine et de sa famille, entre honte, colère, tendresse et fierté. Interrogée sur la pertinence du terme générique de « transfuge » et sur la possibilité d'en écrire l'histoire, Annie Ernaux a reconnu qu'une telle histoire méritait d'être entreprise, mais qu'elle devait accorder une importance tout particulière à l'absence de capital culturel, plutôt qu'économique – ainsi le fils d'un instituteur impécunieux ou d'un aristocrate désargenté ne lui apparaît-il pas comme un transfuge, quand bien même il ne dispose que d'un faible capital économique.

- 10 Spécialiste de l'école sous la III^e République, Jean-François Chanet a clos le cycle des interventions en soulignant la place centrale et ambivalente que l'école occupe dans l'œuvre d'Annie Ernaux. Dès son premier roman, *Les Armoires vides* (1974), elle a raconté comment l'école lui a appris le sentiment de l'humiliation. Dans *La Honte* (1997), elle a restitué avec précision l'univers de l'école privée catholique, ses règles, son idéal d'excellence et ses promesses d'ascension sociale. Un idéal d'émancipation par le savoir qui s'est accompagné dès le départ d'une « honte » vis-à-vis de son milieu d'origine, mais qui s'est aussi changée en illusion perdue et en mauvaise conscience une fois devenue professeure de lettres. C'est alors qu'elle a redécouvert le fossé entre l'expérience des classes populaires et la méthode d'enseignement de la littérature, lui donnant le sentiment d'enseigner « contre elle-même » en participant à un système de légitimation de l'ordre établi dénoncé à la même époque par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron dans *La Reproduction* (1970). Face à ce sentiment, elle a vu dans l'écriture un moyen de lever ces contradictions et de « venger sa race », comme elle le clamait dans le journal de ses 22 ans. Ce faisant, elle s'est située dans la longue lignée des enseignants qui ont ressenti le besoin d'écrire, soit pour rendre compte de leur passage d'un monde social à un autre – au XIX^e siècle, l'enseignant est souvent un

transfuge issu de la paysannerie ou de la classe ouvrière¹¹ – soit, plus tard dans le XX^e siècle, pour exprimer un sentiment de déclassement ou la vanité des efforts déployés face à la puissance des mécanismes de sélection et de reproduction sociale.

- 11 La rencontre s'est terminée par une séance de questions du public à Annie Ernaux, qui a été l'occasion de revenir sur plusieurs points évoqués au cours de la rencontre et a témoigné de l'intérêt des spectateurs pour ce format original et ce riche dialogue entre histoire et littérature.

NOTES

1. Annie Ernaux, *Retour à Yvetot*, Paris, Éditions du Mauconduit, 2013, p. 10.
2. Cette rencontre est désormais disponible en format podcast <https://parolesdhistoire.fr/index.php/2024/11/04/354-annie-ernaux-les-historiennes-et-les-historiens/>
3. Carole Christen, « *Écrire la vie, écrire l'histoire : Annie Ernaux et les historiennes et historiens* », *Écrire l'histoire*, 23/2023, p. 239-243.
4. Voir à ce sujet les actes du colloque qui s'est tenu à Cerisy-la-Salle en juillet 2012, sous la direction de Francine Best, Bruno Blanckemann et Francine Dugast-Portes, *Annie Ernaux : le Temps et la Mémoire*, Paris, Stock, 2014.
5. Cf. Nathalie Froloff, « Formes et enjeux de l'Histoire dans l'œuvre d'Annie Ernaux », in Pierre-Louis Fort et Violaine Houdard-Merot (dir.), *Annie Ernaux. Un engagement d'écriture*, Presses Sorbonne Nouvelle, 2015, p. 17-25 ; Judith Lyon-Caen, « Le temps qui vient, qui passe – et ce qu'il en reste dans *Les années* », in *Annie Ernaux : le Temps et la Mémoire, op. cit.*, p. 139-157 ; Yvon Inizan, « Les années : entre mémoire et histoire, genèse d'une forme », *id.*, p. 158-174.
6. Annie Ernaux, *Les années*, Paris, Gallimard, 2008, p. 158.
7. *Id.*, p. 166.
8. *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, Paris, Seuil, 2012 ; *L'Histoire est une littérature contemporaine*, Paris, Seuil, 2014.
9. Annie Ernaux, *L'Occupation*, Paris, Gallimard, 2002, p. 62.
10. Laélia Véron et Karine Abiven, *Trahir et venger. Paradoxes des récits de transfuges de classe*, Paris, Édition La Découverte, 2024.
11. Voir l'article classique de Philippe Lejeune, « Les instituteurs du XIX^e siècle racontent leur vie », *Histoire de l'éducation*, 1985, 25, p. 53-82.

RÉSUMÉS

Le présent article est un compte rendu de la rencontre « Annie Ernaux et les historiennes et historiens » qui s'est déroulée le 5 octobre 2024 à Yvetot.

This article is a report on the public meeting “Annie Ernaux and the historians” which took place on 5th November 2024 in Yvetot, Normandy.

INDEX

Mots-clés : Annie Ernaux, littérature, mémoire, sexualité, transfuge, école

Keywords : Annie Ernaux, literature, memory, sexuality, school, class defector

AUTEUR

FRANÇOIS MATHOU

Ancien élève de l'École Normale Supérieure de Paris et agrégé d'histoire, François Mathou est doctorant et attaché temporaire d'enseignement et de recherche (ATER) à l'Université Le Havre Normandie, rattaché au laboratoire IDEES. Sa thèse, sous la direction de Carole Christen et Jean-François Chanet, porte sur « “Les déshérités de l'école”. Une histoire des cours du soir et de leur public dans le département de la Seine (1860-1914) ». francois.mathou@univ-lehavre.fr.